

## **Quetzalcóatl messianique : chroniques coloniales et colonialisme interne dans la peinture mexicaine (1880-1895)**

MARIE LECOUEY

UNIVERSITÉ PARIS NANTERRE – EA ÉTUDES ROMANES

*mlecouve@parisnanterre.fr*

1. La transtextualité étant une notion applicable aussi bien à l'iconographie qu'au discours écrit, nous nous intéressons ici à la manière dont les élèves peintres de la *Academia de San Carlos* de Mexico ont utilisé les sources (coloniales pour les unes, contemporaines pour les autres) auxquelles les renvoyaient leurs professeurs afin de produire des représentations du passé national lointain susceptibles de répondre au besoin de l'institution. Plus largement, nous observerons comment de « grands hommes » de l'époque préhispanique tels que Quetzalcóatl ou l'empereur Moctezuma ont incarné dans ces peintures, ou dans ces cartons préparatoires, des valeurs propres au Mexique pré-révolutionnaire. Avant d'étudier nos « textes B » (les images, mais aussi, en amont, les sujets de concours rédigés par les professeurs, et en aval, la réception des peintures par le jury académique et la presse) et leur rapport avec leurs « textes A » (les sources citées dans les sujets de concours), il convient de situer cette étude dans un triple cadre préalable.
2. D'une part, celui de la création d'un imaginaire national historique « officiel », telle que l'a analysée Tomás Pérez Vejo ; une telle création passe par la répétition et la reformulation d'une histoire nationale codifiée, conventionnelle, qui permet de transmettre des valeurs :

Ce que la peinture d'histoire nous permet de reconstruire, à la manière d'une archéologie du savoir à la Foucault, c'est le processus par lequel une construction politico-culturelle -la nation-, se revêt elle-même d'un caractère naturel et a-historique en recouvrant, paradoxalement, l'histoire (Pérez Vejo, 2011 ; 213).
3. Dans cette histoire nationale officielle, selon le même historien, la naissance de la nation est censée avoir eu lieu à l'époque pré-hispanique, sa mort coïncide avec la conquête, sa résurrection avec les guerres d'Indépendance, dans un mouvement ternaire calqué sur les récits de la vie du Christ

et des saints. Cette histoire en triptyque permet à la fois de donner à la nation une grande profondeur temporelle, qui la rend en apparence naturelle, presque éternelle, et de mettre en valeur le rôle de quelques dirigeants qui sont présentés comme des saints laïques, vénérés dans le cadre du culte patriotique.

4. En second lieu, le Mexique comme toutes les nations « occidentales » a été secoué au XIX<sup>e</sup> siècle par de violents affrontements entre catholiques et anti-cléricaux, tant armés (la *Guerra de Reforma*, 1857-1861) que verbaux : la critique d'art de la décennie de 1870 présente plusieurs attaques contre des peintures religieuses et en particulier un débat virulent en 1874 autour des figures de Moïse et Hidalgo, mises en compétition. Mais dans la décennie de 1880, l'heure est à la conciliation et à la tolérance ; ainsi, Justo Sierra affirme en 1883 :

[...] no, no hemos de maldecir en este día a la Iglesia, a quien debemos a Gante y Motolinía, a Las Casas y a Valencia, a Hidalgo y a Morelos. El espíritu democrático e igualitario del Evangelio se encarnó en esos hombres, como su espíritu de misericordia y amor se encarnó en los primeros (Justo Sierra, *La Libertad*, 16 septembre 1883, cité par Guy Rozat, 2001 ; 466.).

5. En quelques années, à l'affrontement entre héros laïques et saints catholiques succède un climat apaisé où la compétition entre histoire nationale et histoire sacrée peut laisser place à la coexistence, voire à la superposition.
6. En troisième et dernier lieu, on gardera à l'esprit que le Mexique présente comme beaucoup d'autres pays une dichotomie entre des idéaux d'égalité, affichés dans la constitution et le discours officiel, et une sensibilité partagée par la plupart des politiques (conservateurs, libéraux modérés) d'extrême défiance vis-à-vis des classes populaires. Le pouvoir législatif aussi bien que l'exécutif et le judiciaire restent généralement entre les mains de juristes, de médecins et d'ingénieurs. Cette ségrégation sociale devient rapidement, par simplification, raciale : les populations défavorisées sont assimilées aux masses indigènes, et un Indien qui réussit son ascension sociale cesse d'être considéré comme indien (comme l'indiquent

1. ~~Ignacio Manuel Altamirano (1834-1893) : figure majeure de la littérature mexicaine du~~

1.

7.

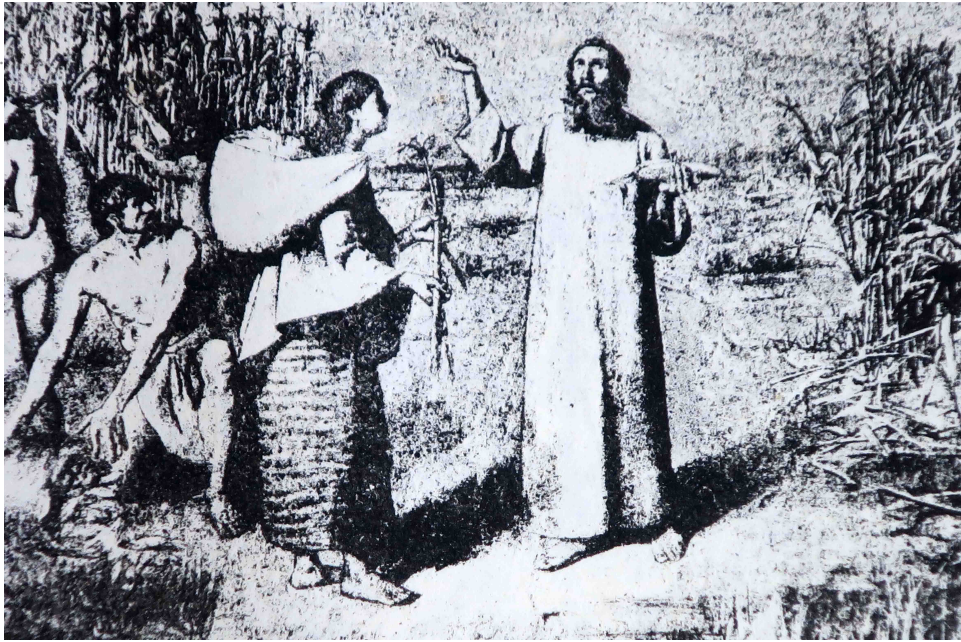


Illustration 1: Antonio Ruiz, Quetzalcóatl, reproduction d'une huile sur toile, Catálogo, 1881.

8. En août 1880 les quatre élèves de peinture les plus avancés doivent composer à partir du sujet suivant :

Quetzalcóatl descubre el maíz. Cuando ya terminaba la estación de lluvias y el labrador dobla [sic] la caña del maíz a fin de que se seque a la acción del sol, encontró Quetzalcóatl varios indígenas que acarreaban mazorcas ya en sazón y reconoció en ellas, con varios transportes de alegría, la sustancia nutritiva que

- 1 Ignacio Manuel Altamirano (1834-1893) : figure majeure de la littérature mexicaine du dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et libéral convaincu, il appelle à partir de 1867 (chute de Maximilien de Habsbourg et défaite définitive des conservateurs mexicains) à un rassemblement des auteurs mexicains de toutes tendances politiques autour de la revue *El Renacimiento*. Il aimait à dire qu'il n'avait appris l'espagnol qu'en entrant à l'école, à l'âge de 14 ans. En 1849 il entra en tant que boursier à l'Instituto Literario de Toluca.
- 2 Benito Juárez (1806-1872) Président du Mexique à l'époque des guerres de réforme (voir note suivante) puis l'intervention française (1862-1865) et du règne de Maximilien de Habsbourg qu'elle soutint, il maintient un gouvernement républicain en parallèle de celui de l'Empire, avec l'appui de la plupart des libéraux mexicains, ce qui l'amène à rester président au-delà de la durée de son mandat. Il est ensuite réélu jusqu'à sa mort, et devient le principal héros de l'histoire nationale mexicaine. Né dans un village de l'actuel Etat de Oaxaca, il ne parla que zapotèque pendant son enfance mais étudia ensuite au séminaire de la ville de Oaxaca et devint avocat puis entra en politique.

con tanto empeño había buscado allí. Consultar la obra del abate Brasseur de Bourbourg, *Historia de las naciones civilizadas de México*, tomo 1º, cap. 2 y siguientes (Archivo de la Antigua Academia de San Carlos (AAASC), 10771-1.).

9. L'élève Antonio Ruiz fournit au jury une explication écrite en accompagnement de l'esquisse ci-dessus :

Buscando Quetzalcohuatl trigo o algún fruto que le substituyera, encuentra unos labradores indígenas cargados con mazorcas de maíz. Una mujer que nota la insistencia con que ve el extranjero la semilla del maíz, le muestra la mazorca: entonces Quetzalcohuatl levanta la cabeza y las manos al cielo para dar gracias por haber hallado la sustancia alimenticia que tanto deseaba. Los trabajadores que están a la derecha e izquierda del personaje, apercibiéndose de sus transportes suspenden sus faenas admirados de su aparición. Para explicar la presencia del personaje hay en el horizonte una embarcación (Romero de Terreros, 1963 ; 539 / N°25).

10. L'esquisse est ensuite présentée à la XX<sup>e</sup> exposition des Beaux Arts (1881), qui célèbre les 100 ans de fonctionnement de l'Académie, et reproduite dans son catalogue illustré, accompagnée de son explication.

11. On peut s'étonner de plusieurs choses, à commencer par l'idée que la culture du maïs soit considérée comme le résultat d'un événement, une découverte attribuée à un individu en particulier ; voyons dans quelle mesure ce « texte B » respecte le « texte A » auquel il se réfère, c'est à dire *l'Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes*, (1857) de l'Abbé Brasseur. Nous ne pourrions malheureusement pas, pour l'instant, aller au-delà et nous référer à tous les documents qui constituent le texte A de cette œuvre. Le Français Charles-Etienne Brasseur de Bourbourg (1814-1874) effectua plusieurs séjours sur le continent américain, consulta de nombreuses sources et publia nombre d'ouvrages, dont aucun ne brille par sa rigueur scientifique<sup>3</sup> ni par sa concision; en tant que curé de Rabinal il accéda au *Rabinal Achi*, dont il diffusa sa traduction en 1856, et au *Popol Vuh*, déjà traduit au siècle précédent. Dans son *Histoire*, il prétend percer le sens des « fables religieuses du Mexique et de l'Amérique Centrale » (Brasseur, 1857 ; 33<sup>4</sup>) en étudiant entre autres, comme l'indiquent certaines notes de bas de page, ce fameux « ms quiché de Chichi-

3 Voir l'article le concernant dans le dictionnaire biographique du Canada, [http://www.biographi.ca/fr/bio/brasseur\\_de\\_bourbourg\\_charles\\_etienne\\_10F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/brasseur_de_bourbourg_charles_etienne_10F.html)

4 Le texte original comporte de nombreuses notes de bas de page que nous supprimons ici.

castenango ». Le texte A et le texte B sont donc élaborés sur deux continents distincts mais à environ 20 ans d'écart, soit à des périodes très proches. Je réunirai les interrogations et remarques sous trois rubriques thématiques.

#### UNE ÉVIDENTE DISPARITÉ ETHNIQUE

12. On remarque dans un premier temps que dans le tableau, Quetzalcóatl présente des traits européens tandis que les autres personnes qui l'entourent semblent être indigènes. Antonio Ruiz affirme d'ailleurs qu'il cherche du blé ou un produit de substitution, tandis que le professeur de peinture indique qu'il « rencontra plusieurs indigènes ». Ruiz croit nécessaire d'expliquer sa présence en ajoutant sur l'image un navire qui n'est pas mentionné dans le sujet d'examen, donc Quetzalcóatl est explicitement considéré comme provenant d'au-delà des mers. Un autre élément notable est la femme qui lui présente le maïs : elle semble avoir un rôle de médiateur entre son peuple et le civilisateur.

13. Concernant le premier aspect, Brasseur indique au début du chapitre II une concordance entre la plupart de ses sources sur plusieurs points. Parmi eux, la notion d'un dieu créateur unique, plus grand que tout, mais aussi le souvenir d'un ou deux personnages, Votan ou / et Quetzalcóatl, aussi appelé Kukulcan et Gucumatz, plus grands que les hommes actuels et qui leur auraient donné naissance. Brasseur dément que tous soient des dieux, bien que ce soit le discours de ses sources, et apporte un soin tout particulier à démontrer que « tout concourt à prouver qu'on peut les ranger au nombre des premiers législateurs de l'Amérique » (Brasseur, 1857 ; 49) :

Avec ce texte [le Codex Chimalpopoca] devant les yeux, toute espèce de doute se dissipe : l'action est double ; mais on distingue parfaitement l'une et l'autre. C'est Dieu qui a créé l'homme ; il l'a tiré de la cendre et animé au septième jour Ehecatl ; mais c'est Quetzalcohuatl qui l'a perfectionné, qui a amené à la vie de la civilisation l'Américain barbare (Brasseur, 1857 ; 53).

14. Il présente donc Quetzalcóatl comme un auxiliaire humain de la divinité créatrice, dont on observe qu'elle est présentée de manière à concorder avec la Genèse : Brasseur cherche à tout prix à faire coïncider la foi catholique et les croyances méso-américaines, pour souligner que ces peuples étaient civilisés bien avant leur conquête. Quant à l'origine de ces « législateurs », Brasseur la situe dans l'Ancien Monde :

L'auteur anonyme du Manuscrit Quiche répond ainsi à cette question : Nous n'avons plus le « Livre du conseil », où l'on pouvait voir clairement que l'on

était venu de l'autre côté de la mer, du lieu qu'on appelle « Camuhibal », c'est-à-dire où il fait de l'ombre. Cette indication est la seule précise que nous trouvons sur la patrie des premiers législateurs. On les voit arriver ; mais on ne sait d'où ils viennent : on dirait qu'ils sont sur les eaux d'où ils paraissent sortir mystérieusement, semblables aux divinités des fables antiques de la Grèce, ils abordent comme des êtres divins descendus du haut du ciel (Brasseur, 1857 ; 53).

15. Les artistes académiques n'ont donc pas inventé la notion d'origines différentes entre les « indigènes », et leur bienfaiteur Quetzalcóatl-Gucumatz, venu de l'Est par voie maritime, ce qui explique et justifie la présence d'un navire sur l'image. On peut toutefois se demander pourquoi Quetzalcóatl, venu par mer avec d'autres « législateurs », est le seul homme blanc du tableau. Brasseur indique :

Dans la suite de ce texte, il devient évident que Quetzalcohuatl ne s'est séparé de ses compagnons que pour reconnaître la contrée et chercher à savoir si elle produit quelque céréale utile à l'alimentation générale. La lacune qu'il y a ici dans le Codex Chimalpopoca est remplie par un autre document. La séparation de Quetzalcohuatl d'avec ses compagnons n'est pas seulement une excursion, c'est un véritable voyage d'exploration ; car c'est au loin qu'il découvrit enfin ce qu'il cherchait (Brasseur, 1857 ; 57).

16. Le tableau respecte donc le texte A sur ce point : Brasseur affirme que Quetzalcóatl est venu par mer avec d'autres compagnons, puis parti seul chercher une céréale. Pourquoi, et laquelle ? Brasseur explique :

Venus, sans doute, d'un climat où les aliments étaient différents, ils se trouvaient alors dans une région nouvelle, environnée de bois, de terres immenses, où rien n'était semblable à ce qu'ils avaient laissé dans leur patrie : le sol et les arbres produisaient spontanément toute espèce de fruits inconnus, savoureux à la vérité, mais où rien ne paraissait qui fût propre à attacher l'homme au travail, à l'associer à ses semblables, rien enfin qui pût être le produit ou l'objet de l'agriculture. Évidemment le froment leur manquait et ils ne connaissaient pas encore le maïs. Jusque-là leur œuvre demeurait incomplète et l'embarras des dieux se trahit d'une manière naïve, dans les textes mexicain et quiché, malgré le symbolisme sous lequel la tradition cherche à les dérober (Brasseur, 1857 ; 57).

17. Laissant de côté l'évocation d'une terre paradisiaque, totalement omise par les peintres, nous soulignerons deux particularités de cet extrait : d'une part on y trouve en effet l'affirmation que Quetzalcóatl cherchait du froment, c'est à dire du blé tendre. D'autre part, on constate une divergence entre texte A et texte B. Il est dit ici que le sol américain semblait ne rien offrir qui pût être l'objet de l'agriculture ; en revanche, le texte B, autant dans le sujet de concours que dans l'explication du carton peint, mentionne des « labradores », ce qui suppose que les Indiens sont déjà peu ou prou des

agriculteurs ; ils ne se contentent pas de cueillir des épis de maïs sauvage. Les Indiens de l'image sont des travailleurs, tandis que les Indiens de Brasseur sont oisifs, c'est Quetzalcóatl qui leur apporte l'agriculture, et avec elle le sens de la collectivité. Peut-être vers 1880 est-il devenu impossible pour un Mexicain de séparer deux archétypes, l'Indien et le paysan, entièrement fondus l'un dans l'autre ? Peut-être aussi est-il impossible de séparer la notion d'Indien de celle de maïs, en imaginant « l'Indien d'avant la culture du maïs » ?

18. Cette différence souligne, si besoin est, l'incohérence qu'il y a au Mexique à affirmer que le maïs a été découvert par un Européen et désigné aux indigènes comme un produit digne d'être cultivé. On se demande ce qui peut pousser les professeurs à sélectionner et à diffuser une affirmation de cet ordre. Chez un Français, elle peut passer pour une manifestation d'impérialisme. Quelle peut être sa portée au sein du Mexique, pays qui fait de grands efforts pour être intégré au sein des nations civilisées ? Cherchons d'autre indices.

#### UNE RENCONTRE TRUQUÉE

19. Si nous cherchons le déroulement de la scène de la découverte du maïs contée par les professeurs, il est impossible de sélectionner un simple paragraphe du livre auquel ils renvoient. Brasseur présente successivement deux versions tirées de deux sources différentes. Nous citerons ce fragment dans son intégralité -en ôtant toutefois les nombreuses notes de bas de page- afin que le lecteur mesure pleinement l'écart entre texte A et texte B.

Alors, continue l'auteur du Codex [Histoire des soleils], Azcatl alla prendre du maïs dans le Tonacatepetl. En ce moment, Azcatl rencontra Quetzalcohuatl, qui lui dit : « Où as-tu été chercher cette chose ? dis-le-moi. » Mais il ne voulait pas le lui dire, et il le demandait avec instance. Et il (Quetzalcohuatl) répéta : « Par où irai-je ? » Alors ils y allèrent ensemble. Or voilà que Quetzalcohuatl se métamorphosa en fourmi noire. Alors il l'accompagna et entra. Ensuite ils sortirent ensemble Tlatlahuqni Azcatl (la fourmi jaune) accompagnant avec respect Quetzalcohuatl. Ils allèrent, après cela, chercher le maïs et le portèrent à Tamoanchan (1). Alors les dieux commencèrent à manger, et ils nous en mirent dans la bouche, pour que nous prissions des forces.

Le Manuscrit Quiché vient à son tour compléter le mexicain : il permet d'apprécier à sa juste valeur toute l'étendue de la découverte due à la perspicacité persévérante de Quetzalcohuatl : « C'est ici, dit-il, que l'on commence à considérer l'homme et à chercher ce qui pouvait entrer dans la chair de l'homme. Et le père et le générateur, le créateur et le formateur, ainsi que Tepeo Gucumatz raisonnèrent ensemble : « Le temps est arrivé, dirent-ils, où le jour va paraître, notre œuvre ayant reçu son achèvement ; mais nos soutiens, nos fils et nos vas-

saux sont malheureux, l'homme s'étiolé sur la terre. » Alors ils se réunirent en grand nombre et vinrent pour tenir conseil au milieu de l'obscurité de la nuit. Pendant qu'ils cherchaient, ils se coupèrent les cheveux ; puis, s'étant consultés, ils furent remplis de tristesse au lieu où ils étaient réunis. Alors se manifesta la sagesse de ces êtres éclairés : car ils partirent pour aller à la découverte de ce qui pouvait entrer dans la chair de l'homme. Or il se fallait de peu que le soleil, la lune et les étoiles se montrassent au-dessus des créateurs et des formateurs. De Paxil et de Cayalá, vinrent des gerbes de maïs jaune et blanc. Or voici les noms des barbares qui apportèrent cet aliment : Yac, Ufiuh, Quel et Hoh : ce sont ces quatre barbares qui allèrent leur faire connaître les gerbes de maïs jaune et blanc qu'il y avait à Paxil, et ils s'en allèrent à Paxil où ils trouvèrent que c'était un aliment. C'est là ce qui entra dans la chair de l'homme, déjà créé et formé, ce qui fut le sang, le sang de l'homme qui se fit avec les gerbes que le créateur et le père firent entrer dans sa chair. C'est pourquoi il y eut parmi eux une grande allégresse, pour avoir découvert un si beau pays, si rempli d'agrément, si abondant en maïs jaune et blanc, si abondant en pek, en cacao : car on ne pouvait compter ce qu'il y avait de zapotes, de xocotes, de nances, de matazanos et de miel : on ne voyait de toutes parts que choses bonnes à manger dans ce pays de Paxil et de Cayalá. On y trouvait des aliments de toute espèce, petites choses à manger et grandes, aliments grands et petits, dont le chemin leur avait été montré par les barbares (Brasseur, 1857 ; 58-60).

20. Il n'y a pas dans le texte A de rencontre entre Quetzalcóatl et un groupe de paysans ; la version nahuatl présente deux personnages face à face ; la version quiché met en scène le groupe des dieux et quatre hommes venus de deux territoires. L'anecdote est donc inventée au Mexique par les professeurs de peinture de l'Académie et complétée par des initiatives personnelles.

#### L'HOMME DE DIEU ET LA FEMME INDIENNE

21. On observe ainsi que la femme qui montre l'épi de maïs à Quetzalcóatl est une initiative d'Antonio Ruiz, sans rapport avec le texte A qui se passe uniquement entre hommes : cela incite à lui accorder une importance particulière. Ce dialogue entre un homme et une femme ethniquement différents fait écho à d'autres tableaux mexicains, comme *El Descubrimiento del Pulque*<sup>5</sup>, exposé en 1867 et reproduit par la suite sur divers supports<sup>6</sup>, où la belle Xochitl présente au roi de Tula la boisson fermentée à base d'agave qu'elle vient d'inventer. Cependant à l'inverse, dans ce second cas, la femme

5 Le tableau sur le site du Museo Nacional de Arte : <http://musal.emuseum.com/objects/665/el-descubrimiento-del-pulque?ctx=1d4f4176-22d9-40fe-95ce-b223b4877432&idx=4>

6 Une version à l'huile sur albâtre, entourée d'un cadre très folklorique alliant flèches, serpents, panaches de plumes et autres éléments reliés aux aztèques, réalisée à Puebla en 1895, est conservée en Arkansas (cf. Cordero, 1994 ; 214).



a la peau plus claire que l'homme ; tandis qu'ici, Quetzalcóatl blanc interagit avec une femme indienne , comme le fait aussi Las Casas dans le tableau éponyme de Félix Parra<sup>7</sup>, exposé à peine quatre ans auparavant – en décembre 1876 – et où le missionnaire est le sauveur de la femme indigène. Les deux personnages féminins portent d'ailleurs la même jupe rayée. Comme dans le tableau représentant Las Casas, l'homme blanc est au centre, la femme indienne est le second personnage le plus important et les hommes indiens sont relégués à un troisième niveau (celui de Parra n'est plus qu'un cadavre). Symboliquement, la femme indienne sort de la sphère indigène et accepte le métissage par le biais de l'évangélisation. Ruiz, comme Parra, semble affirmer implicitement qu'à travers ces femmes, c'est la postérité des peuples indigènes qui dépend de ces hommes blancs porteurs de valeurs pacifiques et civilisatrices, bienfaiteurs de l'Amérique indigène. Ces femmes préfigurent-elles l'acculturation des Indiens ?

22. Cette observation nous amène à une divergence de taille entre le texte A et le tableau B. On a certes souligné la manière dont l'Abbé s'efforce de faire entrer la tradition méso-américaine en consonance avec les textes bibliques. Cependant, nous n'avons trouvé jusqu'à présent aucune mention de la dimension missionnaire de Quetzalcóatl dans le texte de Brasseur : dans le texte A, rien ne présente les « législateurs » et leur chef Quetzalcóatl comme des hommes d'église. Le sujet de concours ne parle que de « transportes de alegría » au moment de la découverte de la céréale recherchée. Or le discours iconographique est limpide : la position d'action de grâces du personnage, sa tunique blanche et sa barbe sont autant d'éléments qui poussent à l'associer au Christ des évangiles ; il semble être sur le point de réaliser un miracle ou de rompre le pain. Dans la version écrite, Ruiz indique aussi que les indigènes sont étonnés par « l'apparition » de cet homme barbu en tunique blanche. Ruiz a ajouté une dimension christique, allant bien au-delà de l'intention de Brasseur.

23. On peut se demander d'une part, si cette initiative est personnelle ou répond à une demande implicite des professeurs, et d'autre part quelle est la portée de cette troisième divergence, qui vient s'ajouter à la représentation des indigènes comme des travailleurs, et à la présence d'une femme indigène comme médiatrice entre son peuple et l'homme blanc. Un autre

7 Le tableau sur le site du Museo Nacional de Arte : <http://musal.emuseum.com/objects/85/fray-bartolome-de-las-casas?ctx=efcb579a-7cca-4bf1-ad1d-961ad6d39482&idx=0>

document iconographique, plus tardif, pourrait apporter des éléments de réponse à ces questions.

## 2. Histoire ancienne du Mexique et Providence

2.



*Illustration 2: Mateo Herrera, esquisse réalisée pour le concours de peinture d'août 1894. Acervo Gráfico de la Facultad de Artes y Diseño/ Antigua Academia de San Carlos, Dirección General de Patrimonio Universitario, UNAM*

24. Quatorze ans plus tard, alors que désormais les anecdotes préhispaniques abondent parmi les sujets de concours, cinq élèves peintres produisent des esquisses à partir de l'énoncé suivant :

Quetzalcóatl, personaje misterioso según la tradición, llegó a ser en Tula gran sacerdote y rey de los Toltecas, que los gobernó por espacio de 22 años enseñándoles las ciencias y las artes y suavizó sus costumbres y ritos. A causa de la rebelión que con él movió el ambicioso Tezcatlipoca, que se creía con derecho a la corona, resuelve abandonar el trono y el reino y parte calladamente de la ciudad, aunque sin poder impedir que muchos le acompañaran y siguieran, decididos a compartir su suerte. En el camino que seguían hacia Cholula, muchas veces se detuvo, apartándose un tanto de los que lo seguían, y lloró, ya sentado en una peña, ya en una loma de una sierra. Nota: los autores dicen que este personaje calzaba sandalias y vestía lumínica, blanco de negros y largos cabellos, de espesa barba, de buenas facciones y gallarda estatura. Sahagún [historia general de las cosas de la Nueva España], L III, C XIII y XIV; Torquemada [Monarquía indiana], L VI, c XXIV (AAASC 8319.).

25. On y observe de multiples correspondances avec les récits de la vie du Christ, que le sujet ne mentionne cependant pas explicitement. Le fait d'être suivi d'une foule, mais aussi de s'en éloigner momentanément, comme pour un aparté avec Dieu ; les pleurs, peut-être versés sur le sort de ceux qu'il aime (Jésus pleura Lazare) ; la mention de collines et la présence d'un rocher, qui, alliés à l'atmosphère de malheur, voire de danger (« decididos a compartir su suerte »), peuvent évoquer le Mont des Oliviers, comme par exemple dans le tableau de Mantegna peint vers 1457, *La prière au Jardin des Oliviers*<sup>8</sup>. Précisons cependant que si quatre élèves ont placé Quetzalcóatl sur un rocher, un cinquième en revanche l'a assis au pied d'un arbre qui occupe l'essentiel de sa composition et dont on constatera la présence dans les sources. Par ailleurs, aucun des croquis ne présente un paysage réellement montagneux, la plupart d'entre eux suggèrent une plaine : les similitudes avec le mont des Oliviers sont donc limitées. Enfin et surtout, la tenue du protagoniste et son apparence physique sont détaillées dans le sujet : une tunique blanche, des sandales, une barbe et des cheveux longs, une belle prestance. Voyons si ces éléments bibliques, ou plus largement liés à l'iconographie catholique, proviennent de l'un des deux textes A – des chroniques de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle - auxquels se réfère explicitement le professeur de peinture.

8 Lien vers le tableau : [http://www.mba.tours.fr/TPL\\_CODE/TPL\\_COLLECTIONPIECE/88-14-16e.htm?PIECENUM=15&NOMARTISTE=MANTEGNA+Andrea](http://www.mba.tours.fr/TPL_CODE/TPL_COLLECTIONPIECE/88-14-16e.htm?PIECENUM=15&NOMARTISTE=MANTEGNA+Andrea)

LE QUETZALCÓATL DE SAHAGÚN, SES BOSSUS, SES GLISSADES

26. Les chapitres XIII et XIV du Livre III de l'ouvrage de Sahagún (Sahagún, 1938 ; 279 et sq.) – réalisé vers 1570 à partir d'entretiens en langue nahuatl avec des informateurs nés avant la conquête – évoquent le moment de l'histoire de Tula<sup>9</sup> où après l'infiltration d'un sorcier qui décime la ville, son roi sage et pacifique, Quetzalcóatl, décide finalement de s'en exiler. A la fin du chapitre XII on le voit quitter la ville et marquer un premier arrêt à *Quauhtitlan* sous un arbre<sup>10</sup> qu'il crible de pierres, lesquelles resteront longtemps visibles, fichées sur toute la hauteur de la plante. Voici la suite :

Así iba caminando el dicho *Quetzalcóatl*, e iban delante tañéndole flautas, y llegó a otro lugar en el camino donde descansó y se asentó en una piedra, y puso las manos en la piedra y dejó las señales de las manos en la dicha piedra. Y estando mirando hacia *Tulla* comenzó a llorar tristemente, y las lágrimas que derramó cavarón y horadaron la dicha piedra donde estaba llorando y decansando el dicho *Quetzalcóatl*.

Capítulo XIII.

De las señales que dejó en las piedras, hechas con las palmas y con las nalgas donde se asentaba.

El dicho *Quetzalcóatl* puso las manos tocando a la piedra grande donde se asentó, y dejó señales de las palmas de sus manos en la dicha piedra, así como si de las dichas manos pusiera en lodo, que ligeramente dejan las palmas de las manos señaladas ; y también dejó señales de las nalgas en la dicha piedra donde se había sentado, y las dichas señales parecen y se ven claramente, y entonces nombró el dicho lugar *Temaopalco*. Y se levantó, yéndose de camino, y llegó a otro lugar que se llama *Tepanoayan*, y allí pasa un río grande y ancho, y el dicho Quetzalcóatl mandó hacer y poner una puente de piedra en aquel río y así por aquella dicha puente pasó el dicho *Quetzalcóatl* y se llamó el dicho lugar *Tepanoayan*.

27. Les éléments du paysage (le roc) et de la narration (les larmes de tristesse en regardant la ville qu'il quitte) ont donc été extraits d'un récit plus long, constitué d'une succession d'étapes : il s'agit d'une sélection, non d'une invention. En revanche dans le texte de Sahagún rien ne précise comment est vêtu Quetzalcóatl et rien n'indique non plus qu'il se soit éloigné des musiciens qui le précèdent (et ne le suivent pas) sur son chemin d'exil. Le chapitre XIV mentionne en outre d'autres pleurs qui nous éloignent doublement de l'interprétation christique, puisqu'ils ponctuent la mort des

9 Capitale d'un État post-classique qui a dominé une partie de l'actuel Mexique jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle.

10 Pour se regarder dans un miroir et déclarer qu'il est vieux, ce qui modifie le nom du lieu-dit, qui devient *Huehuecuauhtitlan*.

accompagnateurs de Quetzalcóatl, ses pages, « que eran todos enanos y corcovados », et sont suivis de joyeuses glissades en position assise à flanc de colline (les mêmes éléments du décor cités dans le texte B). Les compagnons de Quetzalcóatl sont donc, d'une part des nains et des bossus, d'autre part (ou sont-ce les mêmes ?) des musiciens, mais en aucun cas des disciples recueillis ; et le grand homme ne reste pas toujours digne et grave : après avoir pleuré, il s'amuse comme un enfant.

28. La part de sélection, mais aussi d'invention, de l'Académie, est grande en ce qui concerne la première source A ; Sahagún et ses informateurs n'ont aucunement suggéré dans ces chapitres un Quetzalcóatl biblique ou catholique. Qu'en est-il de la seconde source, élaborée au siècle suivant : est-ce là que l'on trouvera en particulier la tunique blanche, les sandales et la longue barbe portées par Quetzalcóatl ?

#### LES TOLTÈQUES DE TORQUEMADA, UN PEUPLE PACIFIQUE

29. Au livre premier, chapitre XIV, Torquemada présente les Toltèques de la manière suivante :

Fueron los tultecas gente crecida de cuerpo y dispuesta (como las historias de los aculhuas cuentan). Andaban vestidos de túnicas largas y blancas. Eran poco guerreros y más dados al arte de labrar piedras (que esto quiere decir tulteca, como ya hemos dicho), que a otro arte alguno (Torquemada ; vol. 1, 56).

30. Point de barbe ni de sandales, mais il y a bien chez Torquemada un peuple en longue tunique blanche. En revanche, le chapitre XXIV du livre VI, auquel est renvoyé le candidat, décrit autrement la tenue de Quetzalcóatl lors de son départ de Tula : « vestía de vestiduras largas hasta los pies, por honestidad, con una manta encima sembrada de cruces coloradas » (Torquemada ; vol. 3, 86). Le sujet d'examen s'écarte donc de la tenue décrite dans l'extrait, qui pourtant couverte de croix : ne serait-elle pas trop éloignée de l'archétype de l'ange et du Christ, celui de l'homme en tunique blanche ? Le seul point commun entre notre texte A et le texte B est l'insistance sur la longueur des vêtements de Quetzalcóatl, qui est liée à ses qualités morales. L'Académie a déformé le texte A de manière à ce que Quetzalcóatl seul soit revêtu de la tunique blanche, à laquelle elle a adjoint des attributs qui ne figurent pas dans le texte de Torquemada. L'intention de calquer la tenue de Quetzalcóatl sur celle du Christ n'existe que dans notre texte B.

31. Qu'en est-il de ses pleurs ? Il y en a dans le chapitre XXIV, mais ils ont lieu avant le départ de Tula et dans des circonstances troubles. Un dieu maléfique propose à Quetzalcóatl un breuvage qui doit lui donner des forces pour atteindre des terres où il serait immortel, et ce dernier l'accepte : « Después de haber bebido este brebaje, quedó Quetzalcohuatl fuera de sí y sin juicio y comenzó a llorar triste y amargamente; y luego se le movió el corazón y se determinó a ir a aquella parte que se llamaba Tlapallan. » (Torquemada ; vol. 3, 83)
32. Torquemada reprend ensuite les étapes du récit de Sahagún avec un premier arrêt en un lieu où Quetzalcóatl s'arrête pour se regarder dans un miroir (lieu qui change de nom de la même manière) puis crible de pierres l'arbre sur lequel il s'est appuyé ; et il mentionne plus loin le roc où Quetzalcóatl laisse des empreintes : cette fois-ci il s'agit uniquement de ses mains. Torquemada affirme que : « hasta el día de hoy se ven las señales de todo en ella; y tienen por cosa muy averiguada los moradores convecinos de este lugar haberlas hecho Quetzalcohuatl, [...] ». Cet épisode est donc mis en lien avec la tradition locale et la mémoire vive des peuples indigènes, et non pas avec celle de l'Ancien Monde. Pas de doute, l'Académie invente ; mais Torquemada fait bien des Toltèques un peuple particulier.

#### L'ACADÉMIE RÉÉCRIT L'HISTOIRE : RETOUR EN 1810 ?

33. Quel est donc le rapport entre le texte B, produit en 1894 en de multiples exemplaires, et celui de Torquemada, produit aux alentours de 1600 et s'inspirant visiblement de Sahagún ? Il est probable que le franciscain ait tenté de défendre les habitants des Indes occidentales en soulignant que Tula et son roi Quetzalcóatl étaient proches des préceptes bibliques ; il suggère même une tenue vestimentaire qui évoque celle des prêtres. Cependant, aucun des deux auteurs ne suggère un rapprochement direct entre Quetzalcóatl et Jésus, et chacun d'eux conserve dans sa chronique de nombreux éléments spécifiques à la culture locale qui empêchent de superposer l'histoire de Quetzalcóatl et celle de Jésus.
34. À l'inverse, le sujet donné en 1894 fait abstraction des éléments propres à la tradition indigène pour ne conserver que ceux qui se prêtent à la transposition. Il est ainsi possible, en lisant le sujet, de produire soit une peinture neutre, qui pourrait se passer à n'importe quelle époque et en n'importe quel lieu, y compris en Terre Sainte, soit une image située dans la

Vallée de Mexico, et donc les personnages sont des Indiens. De fait, les élèves peintres mettent plus ou moins en retrait les compagnons de Quetzalcóatl, qui sont représentés comme des Indiens emplumés. Dans la version de Mateo Herrera, ils sont à peine visibles à gauche du tableau.

35. Le texte B, autrement dit, la production de l'Académie, est donc le seul responsable de la métamorphose de Quetzalcóatl en apôtre, ou en Jésus Christ. Cette interprétation réveille l'écho de l'homélie de Fray Servando Teresa de Mier en décembre 1794 à la Basilique de la Vierge de Guadalupe près de Mexico : le religieux affirmait que Quetzalcóatl était en réalité saint Thomas et que le peuple de la Nouvelle Espagne était aimé de Dieu. En annulant le seul bienfait et la seule justification de la Conquête, il rendait possible la légitimation d'un mouvement indépendantiste. L'hypothèse d'une évangélisation ancienne par saint Thomas-Quetzalcóatl avait été proposée dès le XVII<sup>e</sup> siècle par le savant de Mexico Carlos de Sigüenza y Góngora, dans l'optique de mettre en valeur l'histoire et la culture locales.
36. Tout cela est connu, mais à chaque époque correspond une intention distincte : affirmer la dignité de la Nouvelle Espagne créole face à l'Espagne ; préparer son peuple à une éventuelle séparation d'avec la métropole, à l'exemple des États-Unis ; et en 1880 et 1894, près d'un demi-siècle après la *Guerra de Reforma*, quel sens y a-t-il à établir, non pas un parallélisme entre les héros historiques et les saints bibliques, mais une fusion entre l'histoire préhispanique et l'histoire religieuse ?

### **3. Pourquoi une vision providentielle de l'histoire ancienne du Mexique à l'ère du positivisme ?**

---

37. Resituons tout d'abord ces deux sujets de concours, et en particulier le second, dans leur contexte iconographique. Comme on l'indiquait tout à l'heure, dans la décennie de 1890 ont proliféré les sujets de concours inspirés d'anecdotes pré-hispaniques, puisées dans les chroniques anciennes. Parmi ceux-ci, on peut établir plusieurs sous-ensembles : les coutumes religieuses et culturelles (culte du dieu de l'agriculture au printemps ; vie du jeune homme qui était destiné à être sacrifié à un dieu), des épisodes grandioses permettant des parallélismes avec l'Odyssée (les Olmèques tuent les géants qui occupaient la Vallée de Mexico après les avoir fait boire; le roi Netzahualcoyotl poursuivi par ses ennemis est caché par des paysans dans

le foin qu'ils ramassaient), et enfin un grand nombre de présages et d'annonces de la fin de la souveraineté aztèque et de l'avènement de la domination espagnole.

38. Cette troisième thématique porte sur l'autre extrémité de l'histoire préhispanique : après Quetzalcóatl, premier roi pacifique de la première ville considérée comme civilisée dans le Mexique ancien, Moctezuma est le dernier roi indigène du territoire mexicain, celui qui recevra à bras ouverts Cortés et les représentants du Roi d'Espagne. À l'époque coloniale, il était représenté comme celui qui a compris et accepté les desseins de Dieu. Sa représentation change vers 1860 (il devient le traître, le couard, le tyran) et rechange vers 1880 (il est l'empereur splendide et hospitalier qui accueille l'étranger sans aucune agressivité). Revenir sur sa représentation devrait permettre d'éclairer celle de Quetzalcóatl-Jésus.
39. J'ai déjà étudié (Lecouvey, 2011 ; 183) la manière dont Moctezuma incarne à la fin du siècle, comme des siècles auparavant, la vision providentielle de la conquête : on peut considérer que l'empereur aztèque devient, entre autres attributions, celui qui finit par comprendre et accepter la volonté de Dieu, laquelle se traduira par la conquête comme instrument de l'évangélisation de l'Amérique, et par la sujétion des Indiens aux Européens. Dès 1880, un sujet de concours en peinture de paysage était ainsi libellé : « Moctezuma escucha la predicción funesta del rey Nezahualpilli, por la aparición de un cometa » (AAASC 10771). En 1892 les élèves de peinture de figure doivent illustrer une anecdote plus complexe, inspirée d'une fiction inventée par Roa Bárcena (1865) : un paysan est enlevé par un aigle et emporté dans une caverne, où les dieux le contraignent à prendre un tison et à l'appliquer sur le torse de Moctezuma endormi, afin de le réveiller, car il se complaît dans l'indolence et les plaisirs tandis que son peuple souffre ; ramené par l'aigle, il quitte son champ et court prévenir l'Empereur, ajoutant que les dieux se préparent à châtier son orgueil. Les peintres doivent représenter l'instant suivant : « Dicho esto se retiró el rústico; iba a mandarlo prender Moctezuma cuando sintió vivo dolor en el pecho, y, abriéndose las vestiduras, halló las señales del cauterio, con espanto suyo y de sus atónitos cortesanos » (AAASC, 8131<sup>11</sup>). Au concours biennal de 1893, les peintres représentent l'instant où Moctezuma reçoit les messagers qui lui annoncent l'apparition de navires sur la côte orientale et

11 Le sujet est tiré d'un ouvrage contemporain de Roa Bárcena.



en est profondément troublé. On a donc un faisceau de récits où le monarque est coupable et où son châtement, la conquête, lui est annoncé par avance. Tôt ou tard, il doit l'accepter et s'y soumettre.

### **Les pleurs de Moctezuma : une annonce de la conquête ?**

---

40. J'avais interprété dans le même sens le sujet de concours biennal de 1895, où le verbe « pleurer » se répète :

Moctezuma iba a Chapultepec en compañía de los artifices que habían labrado su retrato en uno de los peñascos del cerro, en la parte que va al Oriente, y, al contemplarlo, poseído de una gran tristeza, lloró y habló a los canteros de la siguiente manera (según relata Tezozomoc) : « Luego que tornó a Chapultepec, Moctezuma llevó consigo a los canteros, y visto otra vez su figura, no se hartaba de llorar » D Hernando Alvarado Tezozomoc, *Crónica Mexicana*, cap. CIII, ed. de J. M. Vigil 1878 (AAASC, 8408).

41. La confrontation avec la *Crónica mexicana* peut permettre de resituer cet épisode dans son contexte narratif initial, et de dire si l'Académie des Beaux-Arts prolonge la vision de la conquête qui impérait aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, ou bien si nous avons affaire à une construction nouvelle, postérieure à l'avènement de la laïcité républicaine.

42. Le chapitre 102 dans la version de Vigil est le 104 dans les versions accessibles en ligne. On y voit tout d'abord comment le monarque décide d'offrir à la déesse Cihuacóatl<sup>12</sup> la plus grande statue qui ait jamais été faite (en prenant pour point de repère celle de Huitzilopochtli) et met 30 sculpteurs au travail sur une pierre immense dans la carrière de Acolco. Or cette pierre, une fois sculptée, parle à plusieurs reprises, refuse maintes fois de se déplacer et finit par faire rompre un large pont de bois et sombrer en emportant les hommes qui tentent de la déplacer, avant de revenir, en roulant sous l'eau de la lagune, se fixer dans la carrière d'où elle a été arrachée. C'est alors que Moctezuma change de projet et envoie les même sculpteurs à

12 Cihuacóatl : Déesse de la fertilité, protectrice, maternelle, c'est une femme serpent (cóatl signifie serpent).

la colline de Chapultepec pour y choisir une grande pierre dans laquelle ils devront sculpter un portrait de lui, le plus ressemblant possible, afin qu'ils puissent malgré tout percevoir un salaire. Les artisans le font appeler lorsqu'ils estiment avoir fait de leur mieux. Les pleurs de Moctezuma interviennent au moment où il contemple son propre portrait taillé dans le roc :

E fueronle a hablar al rrey Monteçuma, diciendo: "Ya está acabada la figura. Holgaremos bayas a berla y te contentes o labraremos otra figura. Pero nro posible emos hecho". Y así como llegó a Chapultepec, bido la estraña labor y edificio de la piedra, de que estubo admirado de ber tan hermosa labor. Y començó luego a llorar beer su figura, diciendo: "Xamás se perderá esta mi figura porque está en buena peña. ¿Quándo a de benir a perderse esta figura xamás? Porque yo e de morir y dexar este mundo y jamás mi rrenombre será perdida ni mi fama, porque mi buen padre y tío, el rrey Neçahualpilli, ¿no tendía y sabía seisçientas cosas y artes de encantamentos y carateres? Ya murió y ¿no dexó su memoria también hecho junto a su casa? Y el preñcipal y señor de Cuitlahuac, Tzompanteuctli, ¿no sabía y tendía otras seisçientas artes de ningromançias? También murio y no ay agora memoria dél" (Tezozomoc ; 249).

43. On le voit, chez Tezozomoc les pleurs s'expliquent par une réflexion sur le temps qui passe et qui efface le renom des morts et leur souvenir ; aucune référence n'est faite dans ce passage à la perspective d'une fin proche de l'empire aztèque, pas plus qu'à une remise en cause personnelle de Moctezuma. Moctezuma, à l'inverse, pense que son propre souvenir, contrairement à ceux de ses ancêtres, perdurera grâce à sa statue. L'auteur du sujet commet une erreur en parlant des sculptures de ses ancêtres, qui justement n'en ont pas fait tailler. Cela met Moctezuma sur le même plan que ses ancêtres et nous incite à en commettre une autre en considérant que l'épisode est une nouvelle préfiguration de la conquête, ce qu'il n'est pas explicitement, et ce qu'il n'est nullement dans le texte A. L'intention des professeurs est difficile à connaître : font-ils de Moctezuma un roi philosophe qui pleure la condition humaine, conformément à l'extrait de Tezozomoc auquel ils renvoient, ou bien comme dans les autres sujets, un pécheur qui sent que le châtement est imminent ? Dans tous les cas, comme pour Quetzalcóatl, le texte A est grandement déformé puisque Moctezuma semble pleurer sur toute sa lignée, y compris sur sa propre personne.

#### LE SENS DE L'HISTOIRE

44. Toute la question est de savoir quel sens peut avoir une vision providentielle de l'histoire ancienne à une époque tardive que les décennies de 1800 et 1890, dans un pays qui se veut civilisé et moderne et qui a déjà

connu l'anticléricalisme. L'histoire officielle, après les *Guerras de Reforma*<sup>13</sup>, les lois de laïcisation et de désamortissement, l'élaboration de programmes scolaires et d'écoles normales, ne peut ressembler à l'histoire confessionnelle, bien que la Vierge de Guadalupe, une vierge indienne patronne de Mexico et du Mexique, soit couronnée en 1895 en tant que patronne des Amériques, ce qui implique la construction d'une nouvelle basilique, tolérée par l'État.

45. Or, l'histoire ancienne n'a pas le même statut que l'histoire récente. Le récit biographique de la nation commence à se fixer vers 1865 lorsque Manuel Larrainzar donne un cycle de conférences expliquant l'urgente nécessité de constituer une histoire générale du pays (Larrainzar, 1866). Il divise les historiens du Mexique en 5 catégories, selon les périodes couvertes : l'époque pré-hispanique, la découverte et la conquête, l'époque coloniale, les guerres d'Indépendance, le Mexique indépendant; mais par la suite, en proposant les axes de la future histoire générale, il indique que "el conocimiento de algunas naciones es de poca utilidad hoy para el mundo, y señaladamente para nosotros" et ajoute que "el estado social que hoy tenemos ha sido llamado a la existencia desde el momento que esas naciones sucumbieron. Más vivos son en Europa los recuerdos romanos". C'est pourquoi des nations antiques il propose de ne garder que l'histoire d'Israël, de la Grèce, de l'Italie et de Rome. De l'histoire moderne il conserverait les invasions barbares, le Moyen Âge, les Croisades, puis la découverte du Nouveau Monde et l'apparition en Europe de l'imprimerie; et enfin la révolution française. Finalement il souhaite consacrer plusieurs séances au demi-siècle de vie indépendante du Mexique : il consacre de nombreuses pages à énumérer, année par année, les sujets que devra aborder la future histoire

13 *Guerras de Reforma*, nom donné à la guerre civile qui opposa les libéraux anti-cléricaux et les conservateurs partisans de la religion catholique d'État ; elle fit suite à la révolution d'Ayutla (1854-1856) qui fut gagnée par lesdits libéraux. Ils publièrent en quelques années une série de décrets diminuant les attributions des tribunaux militaires et ecclésiastiques (loi Juárez, 1855), imposant la vente des biens des corporations civiles et ecclésiastiques (loi Lerdo de 1856, qui visait les biens de l'Église mais aussi ceux des municipalités), interdisant de fixer un tarif pour les baptêmes, mariages, enterrements et autres cérémonies religieuses (loi Iglesias, 1857) ; créant le registre civil des naissances, mariages et décès (Loi Lafragua, 1859) ; proclamant la liberté de culte (1860) ; imposant l'extinction des communautés religieuses (1863)... La guerre civile ne tarda pas à éclater à nouveau, motivant l'escalade législative. On l'appela cette fois *Guerra de Reforma* (1857-1861). Au sortir de cette loi, le président Benito Juárez suspendit le paiement de la dette du Mexique, ce qui allait entraîner l'intervention française et le Second Empire, suite auquel les conservateurs seraient définitivement discrédités.

générale de la nation. Larrainzar ne fait donc absolument aucune place à l'histoire ancienne locale.

46. En 1880-1884 paraît *México a través de los siglos*, ouvrage en 5 tomes qui retrace l'histoire de la nation depuis les temps préhispaniques jusqu'à la décennie de 1860. On y distingue l'histoire ancienne du Mexique, puis la conquête (réunies dans le tome I), la période coloniale (tome II), les guerres d'Indépendance, (tome III) puis finalement les différentes étapes de la vie du Mexique indépendant (tome IV), en insistant sur les guerres de Reforma et la constitution de 1857 (qui font à elles seules l'objet du tome V).
47. On constate à travers ces deux histoires générales que l'époque préhispanique ne revêt qu'une importance mineure dans l'histoire officielle. Sa mention est nécessaire pour indiquer que le Mexique ne doit pas son identité uniquement à l'Espagne et à la Conquête ; mais la phrase de Larrainzar met en évidence la totale absence d'identification entre ceux qui écrivent l'histoire, et qui ont grandi dans des milieux hispanisés, et le reste de la population dont les racines incluent au moins en partie la tradition préhispanique.
48. Cette absence de points communs explique que les livres fassent une part risible à ces dizaines de siècles précédant l'affrontement des Espagnols avec les Aztèques. Elle permet sans doute aussi que le traitement de cette période à travers la peinture soit particulier. Alors que la religion est bannie de l'histoire nationale au nom de la laïcité, elle est plus que tolérée lorsqu'il s'agit de l'histoire préhispanique et de la conquête.
49. Le rejet des traditions indigènes et la justification de la sujétion des Indiens aux Européens sont incohérentes dans une logique de création d'identité nationale issue de la décolonisation. Mais ils répondent à une autre logique, qui co-existe avec la précédente. Comme l'a bien indiqué Tomás Pérez Vejo, les classes dirigeantes du Mexique sont essentiellement issues de la population créole, anciennement appelée espagnoles *americanos* :

Los griegos inventaron a los bárbaros y los bárbaros habitaban más allá de las fronteras. Eran el otro absoluto, el que ni siquiera hablaba un idioma comprensible. Los mexicanos "inventaron" a los españoles, pero los españoles estaban a éste y al otro lado de la frontera y se les entendía tan bien que ni siquiera estaba claro que fuesen diferentes. En todo caso eran bastante menos diferentes; es decir, eran menos "otros" que muchos de los propios compatriotas indígenas. A estos no sólo no se les entendía, sino que llevaban la marca de la diferenciación étnica impresa en la piel. Eran los bárbaros en sentido estricto, y la habitual

denominación de “indios bárbaros” con la que algunos grupos indígenas son conocidos en el México del siglo XIX resulta bastante reveladora. [...] Uno no se acostaba un día siendo español frente a indios y castas y se levantaba al siguiente siendo mexicano, frente a los españoles. Las generaciones que habían llegado a la vida adulta antes de 1820, las mismas que monopolizaron la vida política al menos durante las tres primeras décadas de vida independiente, fueron generaciones cuyo proceso de socialización y construcción de identidad se movió dentro de los límites del Antiguo Régimen. Los miembros de las élites habían sido “construidos” como españoles, americanos o criollos, pero no como mexicanos. Su comunidad de historia, cultura, origen, costumbres, sentimientos y formas de vida estaba definida por el hecho de ser españoles, no mexicanos (Pérez Vejo, 2008, introducción).

50. L'époque dont nous parlons n'est pas celle de 1830 mais le sentiment d'étrangeté vis-à-vis des masses populaires persiste au moins pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Si on ne peut supposer un instant que les peintres considèrent l'histoire nationale comme l'histoire du salut, à l'instar des chroniqueurs du XVI<sup>e</sup> siècle (qui cependant se montraient bien plus intéressés par les traditions locales), ne pourrait-on pas en revanche supposer que le recours à la Providence leur permet de justifier le fait que la libération de la nation en 1810-1821 se double d'une continuité dans la domination des créoles sur le reste des habitants du pays? Ne serait-il pas commode de considérer, non pas que les Indiens connaissaient Dieu grâce à l'intervention de Quetzalcóatl-saint-Thomas, mais plus simplement, que les Indiens ont toujours eu besoin des Européens pour trouver la voie du développement, de la sagesse, du progrès, et que leur dépendance est justifiée par l'histoire et, comme la nation, ancienne, naturelle, presque éternelle? Si Brasseur de Bourbourg servait sa patrie en interprétant les mythes préhispaniques comme il l'a fait, les peintres académiques ont peut-être servi l'élite de culture européenne en suggérant que la domination des créoles sur les Indiens était légitime, bienfaisante et bienveillante.
51. Dans les représentations de Quetzalcóatl “découvrant le maïs” ou pleurant après avoir laissé Tula, peut-être donnent-ils à voir un peuple indien suivant et respectant un guide européen sacré, détenteur du savoir, du pouvoir, des vraies valeurs. Peut-être Quetzalcóatl est-il sacré, parce qu'il prend les traits du Christ. Il ne s'agit pas de prétendre explicitement que Quetzalcóatl EST le Christ, mais simplement de sacraliser le personnage, et à travers lui le créole, lui aussi issu de l'Ancien Monde. C'est sans doute un message implicite que les spectateurs aisés sont heureux de percevoir et auquel ils acquiescent. Dans la suite logique de cette première étape, la résignation de Moctezuma devant le temps peut passer pour une allé-

geance des peuples indigènes, une acceptation de la domination des Européens et de leurs descendants comme un fait inévitable, lié à la dynamique du progrès par exemple. Ils représenteraient ainsi les deux peuples en présence sur le territoire national.

### **Épilogue : Mexico, symbole national**

---

52. L'exposition de 1891 permet au public mexicain de découvrir trois versions du concours biennal de 1889, portant sur la fondation de Tenochtitlan : *Episodio de la fundación de México*. Les Aztèques mettent fin à leur longue errance le jour où ils aperçoivent, conformément à la prédiction de Huitzilopochtli, un aigle posé sur un cactus poussant sur un rocher. Ledit rocher étant situé dans une lagune, c'est sur cette lagune qu'est fondée la ville de Tenochtitlan, qui deviendra la capitale de l'Empire aztèque, puis la Cour du Vice-Roi de la Nouvelle Espagne, puis finalement la capitale de la nouvelle nation, le Mexique, qui prend le nom de la ville. L'identification est telle entre la nation et la ville, et en particulier avec la fondation de celle-ci, que le drapeau national, dès l'origine et à toutes les époques, porte en son centre un écu constitué justement d'un aigle perché sur un cactus poussant sur un rocher, ce qui constituait aussi les armoiries de la ville coloniale. Le serpent qu'il tient dans son bec, ajouté à l'époque coloniale, y figure aussi généralement.
53. La réception des trois tableaux réalisés à l'issue du concours, et exposés en 1891, est à mettre en lien avec la force symbolique de l'événement. Ces Indiens-là, contrairement aux interlocuteurs de Quetzalcóatl, ne sont pas de simples paysans. Ils incarnent la nation éternelle. Or à cette époque où la peinture se fait plus naturaliste quand elle n'est pas impressionniste, les trois candidats au concours ont présenté des indigènes vraisemblables. La réaction des journalistes est sans appel. Concernant la version de Leandro Izaguirre,

Los últimos términos del paisaje, tratados con un color azul rebuscado y falso, contrastan deplorablemente con el color de los indios que navegan en la balsa y que lucen una epidermis igualmente colorida que los chocolates de la Flor de Tabasco. Además, esos indios no tienen figura humana, son antropomorfos[sic]; casi trogloditas. El autor se declara abierto partidario de las teorías de Darwin. Su cuadro parece un argumento en pro del origen simiesco de la especie humana. Con un poco mas de discreción, no hubiera podido decirsele darwiniano, es cierto, pero en cambio se diría que era un buen dibujante (« Academia

de San Carlos. Exposición de pinturas. Los nuevos cuadros II », *El Universal*, 18/12/1891).

54. Sur celle de Jara, un critique observe :

[...] un grupo de cinco figuras de indios que no en su color sino en sus tipos, parecen ser zulús más bien que descendientes de aquella raza pura indígena, atlética en formas, altiva y valerosa cual los hijos de Esparta. Pero aquí en este cuadro se nota el modelo de la raza conquistada, del indio sobyugado. No, éstos no pueden ser los Colhuanes, aquellos cuyos hechos al decir de la historia en nada desmerecen con los de las edades más heroicas de la antigüedad (Gibbons, 28/07/1892).

55. Les professeurs avaient pourtant prévenu les élèves à deux reprises, tout d'abord à la fin du sujet de concours : « Nota : Téngase presente que es ésta una leyenda histórica y que por consiguiente se presta el asunto a un idealismo que no excluye el naturalismo » (AAASC 7899), puis à l'étape intermédiaire, après avoir consulté les cartons préparatoires : « El jurado cree que los apuntes pueden ser aceptables para su desarrollo, aunque no los encuentra muy acertados ; por lo que recomienda a los concursantes que vean de aclarar y mejorar sus ideas sin hacer un cambio total en la composición » (AAASC 7899).

56. Ce dernier exemple iconographique me semble illustrer très clairement plusieurs éléments.

57. D'une part, le rapport aux sources. S'il est devenu nécessaire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que la peinture d'histoire se documente pour être vraisemblable, ce qui pousse les peintres à lire les chroniques avant d'entreprendre de représenter la scène commandée, il est encore bien plus nécessaire de se conformer aux impératifs dictés par l'identité nationale officielle, sous peine d'être unanimement rejeté.

58. D'autre part, l'existence de deux catégories d'Indiens représentables : l'Indien symbolique qui représente le Mexique (les fondateurs de Tenochtitlan, Cuauhtémoc qui l'a défendue contre Cortés), et l'Indien commun, qui n'a pas grand intérêt pour le public. Les Indiens qui représentent le Mexique éternel doivent être nobles, dignes, athlétiques, et susciter l'identification : visiblement elle n'est pas possible s'ils n'adoptent pas des traits pour le moins métissés, et en tout cas les plus semblables possibles à ceux des Grecs et des Romains de l'Antiquité méditerranéenne, à laquelle on doit pouvoir les assimiler. En revanche, les autres Indiens, dans les trois repré-

sentations que nous avons étudiées, ne sont pas importants ; ils sont à peine visibles.

59. Les seuls personnages importants dans cette histoire préhispanique sont les dirigeants, et parmi eux Quetzalcóatl et Moctezuma occupent une place prééminente. Quetzalcóatl, lumineux, immaculé, intouchable, représente le créole qui dirige une nation différente de lui mais décidée à le suivre sur une voie bénéfique. Moctezuma, noble mais indigène, s'incline devant le retour des Européens. Que Cortés ait à son tour commis des erreurs méritant un châtement, et que les Aztèques aient été vengés par Hidalgo, ne remet pas en cause cette représentation du tout premier acte de l'histoire nationale.
60. Contrairement aux apparences, les représentations que nous étudions ici ne sont pas conformes à la vision providentielle de la conquête telle que l'ont développée les Chroniqueurs du XVI<sup>e</sup> siècle, mais constituent une nouvelle vision, propre au Mexique indépendant. Le rapport entre les deux types de textes est très ténu, les premiers ne servant qu'à justifier en apparence le discours des seconds. Ainsi, l'Académie n'offre pas vraiment à travers eux un discours religieux, mais sert le besoin de justification d'un colonialisme interne qui perdurera bien au-delà de la Révolution Mexicaine.

## **Bibliographie**

---

### **Ouvrages**

BRASSEUR DE BOURBOURG, Charles Etienne, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale, durant les siècles antérieurs à Christophe Colomb, écrite sur des documents originaux et entièrement inédits, puisés aux anciennes archives des indigènes*, tome 1, Paris, Arthus Bertrand, 1857, XCII + 440 p.

*Catálogo general de las obras presentadas en la XX exposición de Obras de Bellas Artes, abierta el 5 de Noviembre de 1881*, Mexico, Orozco y Cía, 1881.

CORDERO, Karen, et alii, *México en el mundo de las colecciones*, México moderno, Mexico, Azabache, 1994.



PÉREZ VEJO, Tomás, *España en el debate público mexicano 1836-1867: aportaciones para una historia de la nación*, México, El Colegio de México, ENAH, INAH, 2008.

ROA BÁRCENA, *Leyendas mexicanas, cuentos y baladas del Norte de Europa, y algunos otros ensayos poéticos*, México, Massé, 1862.

ROMERO DE TERREROS, Manuel, *Catálogos de las exposiciones de la antigua academia de San Carlos de México (1850-1898)*, México, UNAM IIE, 1963, 690 p.

ROZAT, Guy, *Los orígenes de la nación. Pasado indígena e historia nacional*, Mexico, Universidad Iberoamericana, 2001, 478 p.

SAHAGÚN, Fray Bernardino de, *Historia general de las cosas de Nueva España*, Mexico, P. Robredo, 1938, tome 1, 396 p.

TEZOZOMOC, Hernando de ALVARADO, *Crónica mexicana*, Según el manuscrito # 117 de la Colección Hans P. Kraus, Biblioteca del Congreso, Washington, D. C., EE.UU. Texte en ligne. <http://www.biblioteca-antologica.org/es/wp-content/uploads/2018/03/ALVARADO-TEZOZOMOC-Cr%C3%B3nica-mexicana.pdf>

TORQUEMADA, Fray Juan de, *Monarquía indiana. Colección de los veinte y un libros rituales. Volumen I* (première édition : Séville 1615), publication en ligne, Insituto de Investigaciones Históricas, UNAM, Mexico. Livre I: <[http://www.historicas.unam.mx/publicaciones/publicadigital/monarquia/volumen/01/02Libro\\_Primer/miv1014.pdf](http://www.historicas.unam.mx/publicaciones/publicadigital/monarquia/volumen/01/02Libro_Primer/miv1014.pdf)> [consulté le 11/02/2019]; Livre VI, chapitre XXIV: <<http://www.historicas.unam.mx/publicaciones/publicadigital/monarquia/volumen/03/02Libro%20Sexto/miv3028.pdf>>

## Articles

« Brasseur de Bourbourg, Charles-Etienne », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, vol. X, version en ligne : [http://www.biographi.ca/fr/bio/brasseur\\_de\\_bourbourg\\_charles\\_etienne\\_10F.html](http://www.biographi.ca/fr/bio/brasseur_de_bourbourg_charles_etienne_10F.html)

GIBBONS Eduardo A., « Reflexiones sobre arte nacional », *La Federación*, 28/07/1892.

LARRAINZAR Manuel, «Algunas ideas sobre la historia, y manera de escribir la de México, especialmente la contemporánea, desde la declaración de independencia en 1821, hasta nuestros días», *Boletín de la Sociedad Mexicana de Geografía e Historia*, t. XI, 1866, p. 477-584.

LECOUEY, Marie, « Moctezuma II en images et en mots (1850-1910) », MESTRE ZARAGOZA, Marina, ORTEGA, Marie-Linda, ROGER, Julien (coord.), *La realidad y el deseo. Toponymie du découvreur en Amérique espagnole (1492-1520). Autour de Carmen Val Julián*, Lyon, Presses de l'ENS-LSH, 2011, 383 p., p. 177-190.

Pérez Vejo, Tomás, « Les expositions de l'Académie de San Carlos au XIX<sup>e</sup> siècle. L'iconographie de la peinture d'histoire et "l'invention" d'une identité nationale au Mexique », HÉMOND, Aline, RAGON, Pierre, *L'image au Mexique*, Paris/Mexico, L'Harmattan/CEMCA, 2001, p. 211-233.

### **Sources inédites**

Archivo de la Antigua Academia de San Carlos (AAASC), Biblioteca Lino Picaseño, Facultad de Arquitectura, UNAM (Mexico).

Acervo Gráfico de la Facultad de Artes y Diseño/ Antigua Academia de San Carlos